

L'œcuménisme peut-il exister sans souffrances ?

Tel est le sujet sur lequel on m'a proposé de réfléchir. Mais en préambule, une précision. Je préfère de beaucoup les deux mots *mouvance œcuménique* au terme *œcuménisme*. Ce dernier, comme le remarquait le pasteur Marc Boegner, un homme tout entier consacré à la recherche de l'unité chrétienne, « éveille l'idée d'un système intellectuel, d'un ensemble ordonné de doctrines, comme le thomisme ou le calvinisme. Il ne porte en lui aucune exigence de vie ».¹ Une mouvance, en revanche, suggère la vie avec ses avancées et ses reculs, ses joies et ses douleurs, ses espérances et ses déceptions. C'est ce qu'a connu la mouvance œcuménique depuis presque un siècle. C'est aussi l'expérience que font tous ceux qui désirent naviguer sur ce long fleuve.

Rencontrer des chrétiens d'autres confessions, c'est d'abord une grande joie. Je découvre tout ce qu'on a en commun, tout ce qui nous unit déjà et qui est beaucoup plus profond que tout ce qui nous sépare. Par exemple, lors de célébrations œcuméniques, nous pouvons prier ensemble et, avec beaucoup d'émotion, nous réalisons combien l'Esprit Saint nous unit dans la prière. Puis, après ces « lunes de miel » œcuméniques je découvre aussi la personne d'une autre confession (et la confession dont elle est porteuse) dans son étrangeté, par rapport à ma foi et ma pratique. Je me demande alors sur quel bateau je me suis embarqué ! S'ouvrir aux autres dans leur diversité est une grande richesse, mais c'est aussi dérangeant. Que tous ceux qui cherchent à préserver leur tranquillité renoncent à s'embarquer sur le navire œcuménique ! Seul celui qui accepte d'être dérangé dans ses convictions peut progresser sur ce chemin.

Permettez-moi d'évoquer quelques souvenirs. Lors d'une retraite avec des amis catholiques, j'ai vécu une étude biblique où j'avais l'impression que nous pouvions tout partager. Puis, le soir venu, mes amis disent ensemble le chapelet. Comme je ne prie pas Marie, je ne peux m'y associer pleinement et je me couche avec une nuance d'insatisfaction dans mon cœur. Puis, je me souviens d'une expérience douloureuse avec des jeunes dans une des paroisses où j'ai exercé le ministère pastoral. Le groupe des jeunes de ma paroisse réformée avait établi de bons contacts avec les jeunes de la communauté évangélique baptiste voisine. Un groupe de chants les réunissait. Un jour, j'appris avec étonnement que deux jeunes filles de ma paroisse sont devenues membres de l'autre communauté, en se faisant (re)baptiser. Le parrain du premier baptême d'une des jeunes en a été averti le jour avant ; il me fait part de sa souffrance. Avec lui et mon autre collègue pasteur, nous décidons de

chercher à comprendre ces événements et nous proposons une rencontre avec les responsables de la communauté évangélique, durant laquelle nous pouvons à la fois dire nos interrogations et mieux connaître la conception du baptême de nos voisins. Enfin, cet été, j'ai voulu connaître l'orthodoxie de l'intérieur et j'ai passé dix jours dans le monastère S. Jean Baptiste, près de Londres. C'est un endroit merveilleux, où est gardée vive la spiritualité de Silouane, ce moine du Mont Athos du siècle dernier, qui a fait une profonde expérience de l'amour de Dieu. Tout baignait dans une douce lumière de communion, jusqu'au moment où j'ai participé à une célébration durant laquelle les reliques du Saint ont été vénérées. Comment m'associer à une pratique aussi étrangère à ma piété réformée ?

Je pourrais multiplier les exemples, mais je voudrais plutôt réfléchir sur ce que la « souffrance œcuménique » m'a appris. Je discerne trois grands enseignements :

La patience. Vertu œcuménique par excellence, à demander sans cesse à l'Esprit Saint (« L'amour prend patience », c'est sa première qualité, dans la liste de 1Cor 13,4). Ce mot vient d'ailleurs d'une racine latine – passio – signifiant la capacité d'endurer la souffrance. La patience me donne la force d'écouter l'autre. Elle me rend sensible aux éléments différents de ma tradition qui sont chers à l'autre. Elle me permet de me laisser enrichir par des théologies et de pratiques de piété différentes des miennes, sans forcément perdre mon identité. Enfin, elle me donne de pouvoir respecter l'autre et de chercher à comprendre quelle est sa clé d'interprétation.

Le non-jugement. Combien nous colle à la peau la maladie des jugements hâtifs ! Face à telle doctrine ou pratique étrangères à ma foi, ai-je affirmé mon identité confessionnelle, plutôt que de la partager dans la vérité et l'amour ? Ai-je le droit de juger la vision que l'autre a de Jésus, sa conception de la Bible, la profondeur de sa prière ? Souvent je me laisse prendre au piège de la comparaison qui me suggère que mon Eglise serait plus biblique, plus apostolique, vivrait davantage de l'Esprit Saint que l'autre ! Par le non-jugement, autre grâce à demander à l'Esprit Saint (« Moi je ne juge personne », dit Jésus, Jn 8,15), je ne vais pas chercher à définir mon identité *contre* l'autre, mais plutôt *avec* l'autre. *Avec... car je crois que Dieu a versé des charismes dans toutes les Eglises, comme le disait Saint Irénée : « Il n'est pas possible de dire le nombre des charismes que, à travers le monde entier, l'Eglise a reçu de Dieu et que, au nom de Jésus-Christ qui fut crucifié sous Ponce Pilate, elle met en oeuvre chaque jour pour le profit des gentils... ».*ⁱⁱ J'ai donc besoin d'accueillir les charismes des autres Eglises pour mieux connaître et vivre ceux qu'il a donnés à la mienne. Et je ne peux les recevoir que si je suis dans l'amour...

L'intériorité. Les difficultés sur le chemin œcuménique me poussent à vivre davantage de manière consciente et intérieure ma vocation chrétienne. Chaque manque de communion est comme un appel à vivre plus profondément ma relation avec le Christ. Toutes les divisions encore présentes ou d'autres, nouvelles qui, hélas, continuent de déchirer l'Eglise, ne sont-elles pas comme un rappel de ce que Jésus a vécu. Lui qui a fait l'expérience de la plus profonde déchirure lorsqu'il eut le sentiment que son Père l'abandonnait. Ainsi chaque souffrance peut devenir un tremplin pour m'unir davantage à Lui, qui par amour est entré dans la division et la mort pour qu'y jaillissent l'unité et la vie.

Si Jésus n'a pas pu ni voulu éviter la souffrance pour réaliser la réconciliation, pouvons-nous, *a fortiori*, la fuir, lorsque nous travaillons pour son unité ? Chaque jour, il vient à nous pour nous appeler à la communion. Son appel est toujours devant nous et lance un défi à toutes les Eglises. Et lorsque nous l'accueillons en vivant son désir de fraternité, il vient déjà adoucir de sa présence l'amertume de la communion incomplète entre chrétiens. Ceci fait aussi partie de ma petite expérience.

Pour conclure cette méditation, l'image du pressoir peut nous aider. J'écris ce texte à l'Institut œcuménique de Bossey, près de Genève, où je passe un temps sabbatique. J'y vis avec 40 étudiants provenant de 30 pays différents et venant de toutes les confessions chrétiennes. C'est un laboratoire de vie œcuménique où l'on découvre tant de choses en commun mais aussi beaucoup de différences ; un lieu où nos plus beaux rêves œcuméniques sont confrontés avec une vie communautaire exigeante, parfois broyés comme du raisin dans un pressoir.

Or le symbole de Bossey est justement une tour de pressoir, construite au 12^e siècle par des moines cisterciens. Une tour où l'eucharistie est célébrée. N'est-ce pas une image de l'exigence œcuménique, dont le chemin est bordé de couronnes d'épines ? Comme le raisin doit être pressé afin de produire le précieux liquide, ainsi, avons-nous à consentir à ce que nos idées soient broyées afin de pouvoir goûter au vin nouveau de l'unité, telle que le Christ la veut.

Martin Hoegger

Janvier 2004

ⁱ Marc Boegner, *L'exigence œcuménique*, Paris, Albin Michel, 1968, p. 337

ⁱⁱ *Adv. Haer.* II,32,4